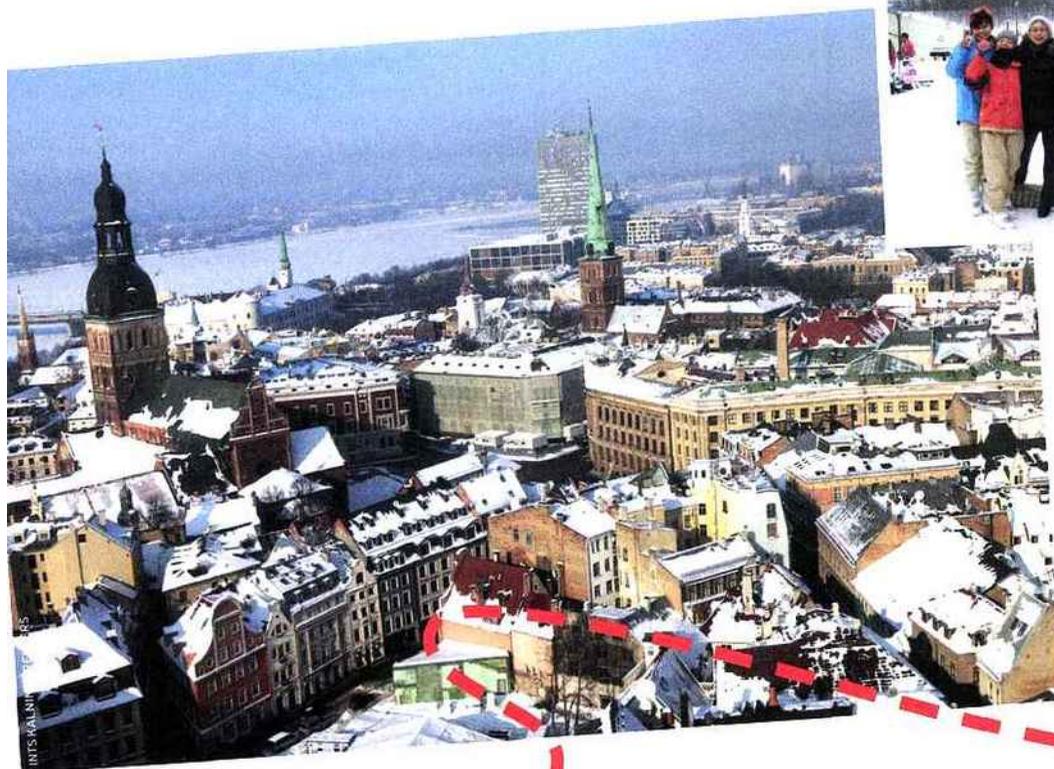




En route!



Julien

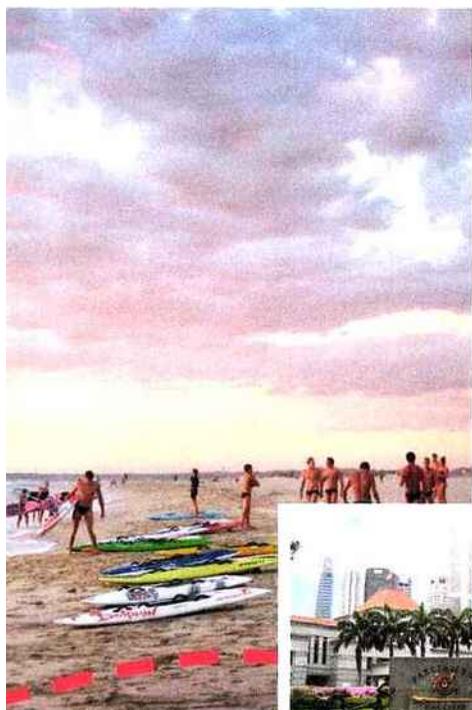
Itinéraire d'un

En huit ans, Julien Villefranque a profité au maximum du programme vacances travail (PVT), un dispositif permettant de travailler dans plusieurs pays. Un parcours atypique qui lui a donné l'occasion de trouver sa voie. Par **Natacha Czerwinski**

A l'aube de ses 30 ans, Julien Villefranque a déjà été livreur à vélo en Australie, animateur radio au Vietnam, second de cuisine en Nouvelle-Zélande, vendeur de valises au Québec, et même gardien de ranch au Japon ! Le jeune homme n'est pourtant ni agent secret sous couverture ni voyou en cavale et encore moins rentier désœuvré. Simple ment « PVTiste ». Mais du genre très acharné. Là où la plupart des jeunes tentent l'aventure de ce Programme vacances travail (voir encadré page suivante) dans un, voire deux pays, Julien, lui, en a accroché cinq à son tableau de

chasse, profitant également de cette formidable opportunité pour s'immerger dans une trentaine de pays en quelque huit ans... Qui dit mieux ?

L'histoire peu banale de Julien commence en Irlande. Ou plutôt en Lettonie. Titulaire d'un BTS de technicien du son et désireux de parfaire son anglais, il s'envole, un matin de janvier, pour un village de 700 habitants à 70 kilomètres de Dublin, où il devient... jeune homme au pair. À l'occasion d'un week-end, Julien part, seul, à Riga et rencontre un Australien, lui aussi en vadrouille. Autour d'une bière, celui-ci lui vante les mérites d'un système permettant de partir à la



PVTiste heureux

LIBRE Australie, Nouvelle-Zélande, Japon, Canada, Argentine. Julien est curieux de tous les pays.

découverte des richesses de son immense île tout en travaillant pour financer ses balades. « Dès la semaine suivante, je me renseignais sur Internet, raconte le Toulousain, né à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne). La procédure était ultrarapide et gratuite. En deux jours à peine, j'avais obtenu une réponse positive pour ce PVT! Deux mois après, je partais pour Perth. » Il repère son premier job australien – réaménager les boutiques des stations BP de la région – via une petite annonce. « Ce n'était pas extrêmement intéressant mais j'étais bien payé et ça m'a permis de voir venir. » Dans la foulée, le jeune homme de 23 ans devient serveur. Puis coursier. « J'avais envie de quelque chose de plus physique, se souvient-il. J'ai acheté exprès un vélo, pendant deux mois, j'ai livré des plis urgents, des plans d'architecte, etc. C'était un peu dangereux – et la chaleur était parfois insupportable – mais j'étais très

heureux d'être payé pour faire du vélo, surtout que je pouvais gagner jusqu'à 200 dollars en une journée ! »

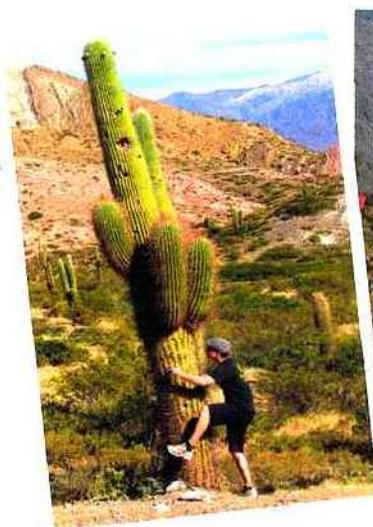
Curieux de tout, Julien l'aventurier – « Je pars toujours "à l'arrache", sans m'être renseigné et sans avoir de logement – » carbure aux rencontres. Et à la « liberté ». Celle « d'aller où je veux, quand je veux ». Le PVT devient rapidement un « tremplin » lui permettant de rayonner dans les pays alentour. Depuis l'Australie, il se rend ainsi en Nouvelle-Calédonie et en Asie du Sud-Est (se lançant notamment dans un mémorable Singapour-Hanoï en bicyclette !) avant de faire les démarches pour décrocher le PVT Nouvelle-Zélande. Il ne passe que 5 mois en pays kiwi, une blessure de ski l'empêchant de chercher du travail et

de se renflouer. Il rentre alors en France, où il devient réceptionniste bilingue chez Airbus, à Toulouse.

Puis, nouveau départ : le Japon. Une aventure inoubliable, tant la différence culturelle est forte et le job... improbable ! « À cause de la barrière de la langue, j'ai mis plus de temps qu'ailleurs – environ deux mois et demi – pour trouver

Une pincée d'aventure, un doigt d'audace et de la chance : c'est le cocktail idéal du programme PVT

un boulot, se souvient le routard. Mais un jour, je suis tombé sur une offre d'emploi pour devenir gardien de ranch. Au moment du recrutement, la propriétaire des lieux – une expatriée allemande – m'a demandé si j'étais déjà monté à cheval. Au culot, j'ai dit oui ! Lors du



DÉCOUVERTE

Julien a fait du voyage un credo de vie. Ici, en Inde et au Vietnam.



test pratique, je me suis rappelé les conseils prodigués lors d'une fête de village dans le Lot-et-Garonne. J'avais alors 9 ans et j'avais monté un poney. Contre toute attente, ça a marché ! » Logé sur place – à Kashima, à 120 kilomètres au nord de Tokyo – et rémunéré 150 000 yens par mois (environ 1 200 euros nets), le jeune homme reste quasiment un an sur cette propriété d'un hectare où il découvre les joies du métier de fermier. Et les difficultés de ce quotidien rude et parfois solitaire.

Après deux mois de « break » en Afrique et un mois entre la Thaïlande et le Cambodge, Julien obtient ensuite le plus couru des PVT, le canadien. Il prend la direction de Montréal où il passe sept mois. « J'ai mis une semaine seulement pour décrocher un job, raconte cet

agité déterminé. J'ai postulé dans un magasin où ils cherchaient un vendeur de valises. Je crois que mon CV de voyageur a plu. » Payé 12 dollars de l'heure, il y reste le temps d'amasser assez pour se financer une formation... à Las Vegas ! « Il y a quelques années, on m'avait parlé du métier de cordiste (ou « alpiniste du bâtiment », NDLR). Ça m'intriguait. J'aime les choses extrêmes. Sans doute mon parcours atypique m'amène-t-il à faire des choses atypiques ! » Après avoir obtenu son diplôme international, il passe « l'hiver au chaud », à Antigua, au Guatemala, comme serveur. Et en profite pour apprendre l'espagnol. De retour à Montréal, il fait ses premiers pas comme cordiste professionnel en installant notamment des lignes de vie sur le pont Jacques-Cartier ou en nettoyant le Mont-

Royal, un grand parc au centre-ville.

Peu avant ses 31 ans, le baroudeur demande le visa argentin et s'envole pour Buenos Aires. Arrivé en février 2013, Julien n'y fait cependant pas long feu : « La situation économique n'est pas très reluisante dans le pays et le PVT, récent, n'y est pas encore reconnu. » Il envoie alors des candidatures « sur toute la planète » (comme il le constate avec contentement : « Le métier de cordiste permet de travailler dans beaucoup de pays ! ») et répond à des offres au Canada ou aux États-Unis. Mais, sans le visa PVT, tout devient plus compliqué... C'est finalement en Guyane française, puis en Guadeloupe qu'il enchaîne les missions.

Et après ? Maintenant qu'il a passé le cap fatidique des 30 ans, cet explorateur moderne est malheureusement « trop vieux » pour prétendre au PVT. Qu'importe, il a, on s'en doute, plein de projets en poche. « Mais je repasserai par la France, car ma famille commence à trouver le temps long ! » Justement, que pense son entourage de son mode de vie ? « Pendant un moment, on me parlait beaucoup de la retraite, sourit Julien. Mais, depuis que le vent a tourné en France, ce n'est plus vraiment le sujet. Sinon, on me dit souvent : « Quelle chance tu as eu ! » Mais je l'ai provoquée ! Et je ne changerais rien à mon parcours. » Julien – qui a déjà rédigé un essai sur son expérience du tremblement de terre au Japon – prévoit aujourd'hui de publier son récit de vadrouille. Son titre ? Aller simple. Forcément ■

PVT, mode d'emploi

30 000 Français ont profité en 2012 d'un des sept PVT proposés : Argentine, Australie, Canada, Corée du Sud, Japon, Hongkong et Nouvelle-Zélande.

Le PVT s'adresse aux jeunes âgés de 18 à 30 ans (sauf au Canada, où il est accessible jusqu'à 35 ans) et permet de disposer pendant un an (et bientôt deux ans dans certains pays) d'un visa de travail autorisant à exercer tous types d'emploi, qualifiés ou non. Certains pays mettent des quotas pour l'obtenir : 500 places en Argentine, 1 500 au Japon, 200 en Corée et à Hongkong. Le « pire » reste le PVT canadien : 6 750 places sont disponibles mais il est tellement demandé – en 2012, tous les dossiers ont été téléchargés en 50 heures ! – que ses heureux lauréats ont des airs de « gagnants du Loto », s'amuse Julie Meunier, cofondatrice du site PVTistes.net, une mine d'informations sur les procédures et les démarches à accomplir. Son conseil numéro un ? Respecter les conditions financières demandées pour éviter les retours en catastrophe... « Mieux vaut partir sans trop de fantasmes et un projet précis, ajoute-t-elle. Car un PVT dépend beaucoup de la langue, des rencontres. Mais aussi du facteur chance... »